

BALINT et le Corps

Psychique

Guite GUERIN

Avant que les services de psychiatrie, puis de médecins, demandent l'assistance et le concours des analystes, c'est Gosset, l'un des chirurgiens les plus célèbres des Hôpitaux de Paris qui, le premier avait souhaité travailler avec un analyste. Ce chirurgien avait compris que le corps humain a un autre statut et un autre fonctionnement que le corps, pourtant très semblable, des animaux supérieurs.

Avant Balint, avant Freud même, *c'est* un philosophe allemand, Lipps, qui dès 1883 écrit : "Le psychique, en soi, est inconscient".

Balint a eu un trait de génie : donner la parole aux médecins. Pierre Benoît en parle de cette façon : " Au lieu d'enseigner les médecins, il leur a donné la parole et s'est mis à les écouter ; ponctuant souvent, à longueur de groupe, ce nouveau discours médical en train de naître de " On ne sait pas, on ne sait pas " interrogateurs, et profondément novateurs. Et les médecins concernés se sont mis, eux, à s'interroger sur ce qu'ils faisaient, sur ce qu'ils disaient, sur *ce* que faisaient et disaient leurs patients. Ainsi sont-ils en train de bouleverser leur relation traditionnelle au savoir.. Ainsi commencent-ils à comprendre que, mis à part le problème du diagnostic organique, le savoir qui compte pour résoudre les problèmes qui se posent journallement à eux ne peut pas se trouver dans leur propre savoir - ou leur propre non-savoir - fruit ou manque de leurs études universitaires, mais dans celui, latent, de leurs malades ". Ces réflexions de notre collègue Benoît nie sont très familières et emportent mon entière adhésion.

Analyste, Balint était bien placé pour savoir que les patients connaissent, finissent par trouver la façon de dénouer les nœuds dans lesquels il sont enserrés, beaucoup mieux que le médecin, voire le psychiatre qui les écoute. Il a donc mis en place un dispositif permettant aux médecins de parler à un tiers, chaque médecin étant alternativement le tiers de ses différents collègues, et le leader ayant, lui, la fonction de rendre possibles l'opération de prise de parole et celle d'écoute de parole.

Je crois - maintenant - qu'il y a deux niveaux de travail Balint :

1 - Le premier niveau est celui qui étudie la relation du médecin avec ses patients. Elle suppose qu'une relation est possible, ou non, nécessaire, ou non, et que sa compréhension par le médecin peut éclairer les symptômes du patient. Rapidement, le

symptôme serait inclus dans la relation, et celle-ci serait une sorte de tableau de bord à considérer, à lire avec attention pour qu'un *sens* apparaisse. Il ne suffit pas d'être accueillant, tolérant. Il ne suffit pas que le narcissisme du patient ne soit pas blessé par un thérapeute inattentif, oublieux, ou trop exclusivement centré sur les signes d'une maladie potentielle. Le patient doit être écouté, respecté. C'est nécessaire. Mais ce n'est qu'un préalable à la recherche du sens de la relation patient-médecin, et du sens des signes dans cette relation. Par exemple, Balint avait l'habitude de dire : " Le malade me fait mal là où je suis déjà blessé ".

Le travail Balint est donc là pour appréhender au plus juste ce sens. Je vais vous donner un exemple : c'est le cas rapporté en Mai 76, à Paris, par le docteur Clyne qui faisait partie de ce que l'on a appelé la vieille garde de Balint, c'est à dire les quatorze médecins qui formaient son premier groupe. Voici son récit : " Je fais entrer une jeune fille qui n'était pas ma patiente mais celle d'un de mes collègues. Nous avons des pratiques de groupe où plusieurs médecins travaillent ensemble. Cette fille est jolie et est venue me demander une ordonnance pour la pilule. Je lui ai demandé comment elle se sentait, elle avait été examinée par mon collègue, et je lui ai donné l'ordonnance. A l'époque, il était possible du fait de nos dispositions, de demander un très petit honoraire privé. J'ai demandé à la jeune fille cette toute petite somme. Elle m'a regardé d'un air mauvais et m'a dit : " Je suis choquée, docteur ". J'ai demandé : " Pourquoi ? ", elle m'a répondu : " Vous êtes payé par le service national de Santé, pourquoi me demandez-vous de l'argent ? ". Elle était très mécontente. Alors, moi aussi, je me suis fâché parce que c'était bien mon droit de lui demander un petit honoraire. Je sentais que la colère montait en moi, mais j'ai moi-même appris à être un instrument de mesure de *ce* qui se passe à l'intérieur du patient. Si je sens quelque chose, que ce soit de la colère, de l'amour ou de l'ennui, je compte jusqu'à dix et ensuite je parle. Je me suis dit : " cette jeune fille est gentille ; pourquoi est-elle fâchée ? Au fond, peut-être est-elle fâchée contre tous ceux qui

lui demandent quelque chose ? ". Alors, je lui ai dit : " Est-ce que tout le monde cherche à vous exploiter ? ". Elle m'a regardé avec beaucoup d'étonnement ; je lui ai souri gentiment, elle n'a rien dit pendant un instant et j'ai vu des larmes qui lui montaient aux yeux. Puis elle a dit : "Oui, c'est vrai, tout le monde essaie de m'exploiter. J'ai un fiancé et je ne veux pas coucher avec lui avant notre mariage, mais il m'oblige : alors il faut que j'obtienne cette ordonnance pour acheter la pilule, et vous, le médecin, vous aussi vous voulez m'exploiter. Mon fiancé et moi nous sommes toujours en train de nous disputer car il me dit : " Viens ", et moi je ne veux pas. Alors peut-être que vous aussi vous voulez vous disputer avec moi ? "

J'ai pensé : " Voilà, ça y est ; cette fille a une idée fixe, à savoir que les hommes veulent toujours lui extorquer quelque chose qu'elle ne veut pas donner "... Nous avons discuté de cette question pendant quelques minutes. Sans trop d'efforts, j'avais compris son problème, à savoir que les hommes voulaient l'exploiter, qu'elle ne pouvait pas résister et que sa seule façon de se défendre était de commencer un scandale. Or, si je n'avais pas travaillé avec Balint, je lui aurais jeté l'ordonnance à la tête, en lui disant : " Vous ne voulez pas payer ? Allez-vous-en ! ". Mais j'ai pu surmonter le problème. C'est ce que la méthode Balint nous enseigne.

2 - Le deuxième niveau du travail Balint consiste à tenter de donner au symptôme du consultant sa place dans le monde intérieur de ce patient. Ça consiste à apprendre que le corps humain bien que très proche - anatomiquement et physiologiquement - de celui des animaux, ne fonctionne pas comme le leur. Il est plongé, dès sa naissance pour ne pas dire avant, dans un bain de paroles qui l'habitent, l'entourent, le construisent ou le détruisent, le situent en tout cas comme un être ayant, de toujours, une place ou une non-place dans l'univers de mots et de liens de ses ascendants, dans l'univers de *ce* qui lie, relie ou sépare ceux qui l'élèvent. L'être humain entre dans le monde comme rien. Le corps humain entre dans le monde comme signifiant. Et le sujet humain passe sa vie à devenir vivant, à persévérer dans l'être, en assumant à la fois son corps et son histoire. L'inconscient est une instance du corps. C'est l'articulation entre corps et langage - depuis toujours, c'est à dire depuis la naissance - *ce* qui nomme le corps, ce qui le symbolise, et ce qui arrime, pour toujours, le langage au corps. C'est lui, le corps qui incarne et assume l'oubli psychique. Reconnaître que l'inconscient existe et qu'il conditionne le statut du corps, soit ou malade, se fait, par les médecins, au sein des groupes Balint, à travers l'exposé et l'étude de cas cliniques.

Je vous propose une certaine approche de ce qu'est l'inconscient à travers un exemple. Je me souviens d'une jeune femme, Me D. que j'ai reçue à l'hôpital il y a une bonne dizaine d'années. Elle venait consulter pour frigidité. Elle avait fait *ses* études dans

une faculté de province, y avait rencontré l'un des rares étudiants noirs de l'Université et l'avait épousé.. Elle en avait eu deux enfants. Plus étonnant, *ses* deux autres sœurs avaient, elles aussi, épousé des noirs. Ce que Me D. dit de son choix :

- D'abord, elle avait toujours su qu'elle ne pourrait épouser qu'un noir, et n'avait jamais été attiré par un blanc ;
- Puis elle dit que *ses* deux sœurs avaient toujours exprimé la même chose ;
- Enfin, elle a le sentiment de ne pas savoir pourquoi ; c'est une évidence qu'elle ne s'explique pas.

Les raisons qu'elle se donne de sa préférence lui paraissent des rationalisations qui ne rendent pas compte de l'aspect sélectif et impérieux de son choix. Je lui demande de me parler de son père. Elle me répond : " Il est aveugle ". Voilà. " Noir " *est le* mot chargé de sens et de poids qui aura déterminé une part immense de la vie de cette jeune femme. Parce que son père aveugle est, lui, dans le noir.

Pour conclure, je voudrais dire que ce qui me paraît peut-être le plus difficile dans le travail Balint, pour les analystes comme pour les médecins, au sein des groupes d'une part, tout au long de leur travail clinique d'autre part, c'est de renoncer à l'habitude si longue du clivage corps-psychisme. D'abord parce que cette dichotomie assure aux uns et aux autres une fallacieuse mais précieuse sécurité. En effet, cette séparation corps biologique / corps psychique permet aux médecins de s'appuyer sur l'idée d'un esprit sain pour traiter un corps malade et elle permet aux analystes de s'appuyer sur l'idée d'un corps sain pour traiter un psychisme blessé.

L'abandon de ce clivage ébranle, pour les uns et pour les autres, l'assurance que leur donnait une base solide. Ensuite, le clivage corps-psychisme permet de ne pas croire à l'unité de l'Être, donc ne pas être certain de sa mort définitive. Renoncer au clivage, c'est penser l'Unité de l'Être et penser sa mort unique.